

Relation : du séjour des prisonniers de guerre français et suisses, sur le ponton de la Castille, dans la baie de Cadix, et de leur évasion le 15 mai 1810 : [3ème partie]

Autor(en): **Chapuis, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 50

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178235>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

teintes en couleur de briques, la cheminée elle-même réduite à de chétives proportions, voilà ce qui frappe désagréablement les regards en entrant dans cette salle. Il est à regretter qu'on n'ait pas fait placer une grande glace à cadre gothique, dans le panneau qui fait face à la cheminée, et tapissé la salle avec du papier velouté cramoisi, encadré de baguettes en métal blanc. Ce genre de décoration, qui pourrait être exécuté à peu de frais, ferait, par sa simplicité même, un bel effet et donnerait à cette salle le cachet antique de tous les manoirs du moyen-âge. Pour compléter cette restauration, il faudrait donner une autre teinte aux arabesques et surtout aux lettres qui forment la devise des évêques de Lausanne : *Si qua fata sinant : Si les destins le permettent*. Singulière devise pour des prélats se disant orthodoxes.

En terminant cette courte notice, j'ajouterai que la salle de l'Évêque est fréquemment visitée par des étrangers qui, non contents d'examiner, veulent encore savoir quelque chose de ses anciens hôtes, de l'époque où elle a été construite, de sa destination. A ces diverses questions, le ou la cicérone qui les accompagne répondent par d'incroyables excentricités, qui confondent ces braves touristes, ce qui ne les empêche pourtant pas d'enrichir leur calepin d'histoires merveilleuses et aussi véridiques que les *canards* qui nous viennent d'Amérique et qui sont acceptés par nos érudits comme des prodiges sur lesquels on les entend discuter avec un sérieux et une gravité qui font arriver jusqu'à nous les rires moqueurs des Yankées. — Une petite notice historique sur le Château, à l'usage du concierge, ne serait pas un objet de luxe.

G.

Un joujou en grande vogue aujourd'hui vient de faire son apparition à Lausanne. Demandez au Bazar vaudois le *serpent de Pharaon*; on vous remettra, moyennant 60 centimes, un petit cône d'une substance grisâtre, enveloppé d'un papier métallique. Vous allumez ce cône par la pointe et vous le voyez, pendant deux ou trois minutes, se dérouler en un long et affreux serpent, qui s'enroule sur lui-même, se tord de mille manières, et présente une surface couverte de scories qui lui donne un aspect repoussant.

Quand nous disons serpent, c'est que nous ne trouvons pas d'autre mot pour désigner ce long cylindre qui semble sortir du petit cône comme par enchantement. Mais qu'on y prenne garde! le serpent, pour n'être qu'une apparence, n'en a pas moins ses dangers; la substance dont il est composé est un poison dangereux, et plusieurs accidents ont eu lieu à Paris chez des personnes qui avaient porté à la bouche cette sorte de bonbon. Il est donc bien nécessaire que les personnes qui voudront se procurer le spectacle assez curieux de la formation du serpent aient le plus grand soin de ne pas laisser cette substance à la portée des enfants et évitent d'en laisser entrer quelque parcelle dans la bouche.

Il est clair que le mieux serait de ne pas s'en servir du tout.

A l'occasion de la discussion qui a eu lieu dernièrement au sein des Chambres fédérales sur l'art. 58 de la Constitution, concernant l'Ordre des Jésuites, il est assez curieux de lire les lignes suivantes que publiait un journal de Fribourg, le *Vrai libéral*, sous date du 26 novembre 1818 :

« Le conseil général de Domdidier ayant été requis, par une circulaire du préfet, d'envoyer une adresse de remerciements au Conseil d'Etat, à l'occasion du rappel des Jésuites, a répondu à la demande de ce magistrat par une lettre dont voici le contenu :

Monsieur le préfet!

Vous nous invitez à remercier les autorités supérieures qui ont rappelé à Fribourg l'Ordre des Jésuites. Attendons que l'arbre ait porté des fruits pour juger de leur saveur. Si notre opinion eût importé au gouvernement, il nous aurait sans doute consulté d'avance. Aujourd'hui, il appréciera ainsi que vous les motifs qui nous empêchent de la manifester. Vous nous parlez de votre estime pour vos administrés : c'est votre attachement pour eux, dites-vous, qui vous dicte la démarche que vous faites! La réponse simple et franche que le conseil municipal de Domdidier vous adresse ne peut diminuer cette estime; et quant au zèle que vous marquez pour nos intérêts, veuillez l'employer à obtenir du gouvernement qu'il s'occupe enfin de nos grandes routes qui sont ahimées et que nous le sollicitons en vain de réparer.

Recevez, etc. »

Relation

du séjour des prisonniers de guerre français et suisses, sur le ponton la CASTILLE, dans la baie de Cadix, et de leur évasion le 15 Mai 1810.

Par L. CHAPUIS, de Lausanne, chirurgien-major.

III.

Je n'ai fait que tracer légèrement les faits les plus marquants qui se sont passés; une foule d'autres particularités ont échappé à ma mémoire; mais le tableau que je viens de faire pourra, je pense, justifier l'entreprise qui fut faite, s'il est nécessaire de justifier les causes qui déterminent un prisonnier à sortir de captivité quand il le peut.

Pendant ces deux années de captivité, plusieurs prisonniers cherchèrent à s'échapper, quelques-uns qui avaient assez d'or pour satisfaire la cupidité des marins espagnols, furent transportés sur les côtes d'Afrique, espérant de pouvoir trouver quelques bâtiments neutres à Tanger qui les transportât en France; mais à peine

débarqués à quatre lieues de Tanger qu'ils sont assaillis par des naturels du pays et massacrés impitoyablement. D'autres, se fiant à leurs forces, s'échappèrent à la nage pendant la nuit et abordèrent des vaisseaux neutres qui leur accordèrent l'hospitalité et ensuite la liberté; enfin, quelques-uns furent surpris par les patrouilles espagnoles qui rôdaient pendant toute la nuit autour des pontons, et furent impitoyablement poignardés.

Ces fuites partielles réveillèrent la vigilance et la cruauté de l'amiral espagnol Montdragon; il fit afficher sur le ponton que si, par la suite, il s'évadait quelques prisonniers, il en ferait pendre sur-le-champ autant de ceux qui restaient qu'il s'en serait échappé.

Cet arrêté injuste n'intimida personne, au contraire, il releva le courage abattu de quelques-uns; cette tyrannie portée à son comble fit naître à tous le désir de s'y soustraire par tous les moyens possibles.

De même que l'étincelle électrique communique un choc spontané à plusieurs personnes qui se tiennent par la main, de même fut l'impression que fit sur les esprits l'arrêté de l'amiral.

L'arrivée du corps d'armée du maréchal Victor dans les environs de Chielana, et de Puerlo-Réal, l'occupation du fort du Trocadero par les Français, pouvant faciliter une descente sur la côte orientale, firent naître à quelques officiers l'idée que l'on pourrait tenter de faire échouer le ponton sur la côte, si l'on était favorisé par la marée et le vent. Cette idée fut bientôt communiquée à tous les officiers qui la reçurent avec une joie inexprimable; mais comme il ne fallait rien entreprendre au hasard et sans y avoir mûrement réfléchi, on jugea à propos de discuter ce projet dans un conseil secret (pour les Espagnols et les soldats domestiques) où les marins les plus expérimentés assistèrent; et comme on ne pouvait pas se réunir tous dans le même lieu, pour ne pas donner des soupçons à la garde, un certain nombre de personnes seulement furent chargées de discuter le projet dans la chambre de l'état-major. MM. Moreau, Grivel, Girardias, Dumouthier, Papon, Rivet et quelques autres, tous employés de la marine, y furent appelés. On y posa les questions suivantes: 1° si l'on s'échapperait ou non; 2° si l'on pouvait scier ou couper les câbles; 3° si la marée serait assez forte pour éloigner promptement le ponton; 4° si l'on pourrait trouver le moyen de le diriger soit avec le gouvernail, soit avec une voile, 5° enfin si la nuit pourrait favoriser cette fuite.

La première question passa à la majorité, quoique MM. Girardias et Reverdy s'y fussent opposés de tous leurs moyens.

La seconde passa ensuite de l'avis que donna M. Dumouthier d'employer l'action de l'eau forte pour ronger les câbles, et ensuite celle de la scie ou de la hache.

La troisième passa également vu que, selon l'opinion de M. Moreau, les marées augmenteraient de force et de hauteur, à mesure que la lune arriverait à son plein.

La quatrième fut trouvée possible, vu que l'on avait

assez de hamacs pour faire une voile, et du bois à fond de cale pour faire une vergue.

La cinquième fut également adoptée, vu que l'obscurité de la nuit déroberait le ponton à la vue des chaloupes, et que c'est le temps destiné au repos.

Il fut donc décidé, à la majorité, qu'on s'occuperait immédiatement à préparer tout ce qui était nécessaire à l'exécution de ce plan. En conséquence on s'occupa à faire une voile avec des hamacs, douze tailleurs y travaillèrent à fond de cale à la lueur de quelques chandelles, tandis que des personnes placées en sentinelle dans tous les escaliers qui y conduisaient, veillaient à ce que les Espagnols ne s'aperçussent pas de ce que l'on faisait; à la fin du troisième jour, une voile de trente-six pieds sur trente-deux fut en état de servir.

Des charpentiers marins faisaient dans le même temps une vergue pour la voile; ce travail était d'autant plus pénible qu'on dut le faire avec deux mauvaises haches, et sans faire de bruit; au bout de trois jours ces deux objets importants furent achevés. On se félicitait d'y avoir réussi, malgré la surveillance des argus espagnols; mais par un sort malheureux, un traître, un infâme, un lâche, déshonorant l'habit de major qu'il portait, dénonça, par une lettre anonyme, à l'amiral espagnol, le projet d'évasion que l'on avait fait en désignant la plupart des officiers qui en étaient.

Un hasard singulier fit découvrir le traître, et s'opposa à ce que l'amiral eut connaissance de ce que l'on tramait: cet infâme major, nommé Dumolard, écrit une lettre anonyme, la fait remettre pendant la nuit, par son domestique, au sergent espagnol, et, comme je l'ai dit plus haut, le sergent devant prendre connaissance de toutes les lettres avant de les expédier, voulut savoir le contenu de celle-ci. Il fait en conséquence appeler un officier français avec lequel il s'était lié, et le prie de la lui traduire. L'officier est comme frappé d'un coup de foudre lorsqu'il voit le contenu de cette lettre, et surtout, son nom figurer parmi ceux des personnes que l'on dénonçait.

(La suite au prochain numéro.)

Bernard de Menthon.

(fondateur des hospices du St-Bernard).

XII

En effet, continua le majordome, la prédiction semblait vouloir s'accomplir à l'instant même. La personne qui venait de faire son apparition fit une si horrible grimace accompagnée d'un rire si burlesque qu'il était impossible de résister au torrent de gaieté folle qui s'empara de tout le monde. Le bouffon, que je veux nommer ainsi, puisque les autres lui avaient donné ce nom, portait dans sa main gauche une espèce de violon ou de contrebasse, et dans la main droite un archet garni de petits grelots. Sa tête était coiffée d'une marotte dont les oreilles ressemblaient à des cornes.

— « C'est bien étrange ce que vous me racontez là, dit Bernard, dont la figure trahissait une grande émotion, cela me semble constater ce que j'avais pensé déjà depuis longtemps, que des ennemis de cette nature ne peuvent pas être combattus avec les armes ordinaires du guerrier héroïque, mais avec les armes spi-